

Manchette, dernière :
en défense du roman noir, l'ultime contribution de l'écrivain disparu,
***Le Monde*, 16 juin 1995, Jean-Patrick Manchette**

L'écrivain Jean-Patrick Manchette et mort le 3 juin. Si le romancier s'était tu depuis 1981, la critique avait renoué avec l'écriture voici quelques années. Il défendait tous les trimestres, dans la revue Polar, avec une pertinence acérée teintée d'humour, son genre d'élection La dernière livraison de cette publication, en librairie ces jours-ci, comporte ses ultimes "Notes noires", dont nous publions, ci-dessous, un extrait. (...)

Revenons à notre mouton noir, le roman de même couleur. Dans un temps où toutes les formes littéraires régressent, il semble être une régression aussi, avec son réalisme hérité du XIXe siècle français et américain. Et se débarrasser du problème en isolant la « paralittérature », en plaçant le roman noir sur l'étroit ruban policier, en expliquant sa forme à partir d'une filiation réduite à la série Poe-Conan Doyle-Christie et consorts (avec une référence spéciale aux *dime novels*), c'est ériger une spécialité en totalité, et c'est accessoirement supposer que Burnett et Hammett, etc., sont des gens incultes. Il faut admettre que les fondateurs du roman noir et leurs successeurs pratiquent une écriture régressive. Il faut admettre qu'ils l'ont choisie. Et je crois beaucoup trop bornée l'idée qu'ils l'ont choisie et qu'ils ont choisi le roman noir parce qu'il faut gagner sa pitance et aller la chercher là où il y a un public d'acheteurs. Cela joue, c'est sûr. Mais l'amour d'écrire vient d'abord. Ensuite on tâche d'établir une relation dialectique avec le public. L'avant-garde picturale russe avait choisi de donner *Une gifle au goût du public* (c'est le titre d'un de ses manifestes), et Dada et d'autres sont proches de la même attitude. Hammett, Burnett et la suite prennent les choses autrement, ils s'insinuent dans le goût du public, mais il ne sont pas des putes, ils débarquent avec leur personnalité (celle de Hammett était assurément indomptable), ils trouvent l'angle d'attaque qui convient pour dire au public des choses que celui-ci n'a pas forcément envie d'entendre. (...)

Quoi qu'il en soit, nos pères fondateurs du roman noir, et leur descendance, sont des écrivains (je crois que je ne vous apprends rien), et ils méritent d'être situés non pas dans leur relation à la « paralittérature », mais par rapport à l'histoire générale de l'art, notamment du roman américain après la première guerre mondiale, c'est-à-dire dans un moment d'involution historique qui voit s'éteindre la révolution sociale et les avant-gardes artistiques. Dans ces conditions, la forme romanesque d'avant-guerre, et même du XIXe, est une solide ligne de défense. Ce n'est pas par hasard que les marxisants hétérodoxes de l'école de Francfort, spécialement Walter Benjamin, étudient beaucoup le XIXe siècle dans les années 30, et prêtent une grande attention à Paris, au Second Empire, à Flaubert, Maupassant, Baudelaire. C'est le terrain à partir duquel s'est développée la critique du capitalisme (songez à Karl Marx, *Les Luttes de classe en France* et *Le 18 Brumaire* de Louis Bonaparte, récemment repris avec d'autres jolies choses dans le volume d'Œuvres IV de « La Pléiade »), et aussi bien l'art moderne et sa crise (Cézanne, Mallarmé, et, d'autre part, Lautréamont, etc.). Sur le terrain américain, qui communique il ne faudrait tout de même pas l'oublier avec l'Europe, nous avons évoqué, dans des livraisons précédentes, le substrat social. Dans la culture, le XIXe siècle américain a été, entre bien d'autres choses, le temps d'Edgar Poe, Melville, Thoreau, Walt Whitman, Hawthorne, Mark Twain et Stephen Crane, et bientôt nous voyons venir Upton Sinclair (notoirement influencé par Zola et le réalisme français) et Jack London, deux auteurs évidemment essentiels de ce qu'on peut appeler la littérature engagée (malgré les grosses bêtises dont Sartre a couvert cette notion).

Au total, il est donc tout naturel que, vers 1930, en ce temps de contre-révolution sociale et artistique, les meilleurs romanciers américains prennent pour base d'opération le grand réalisme critique d'avant-guerre. Une métaphore militaire en amenant une autre, je crois qu'il faut admirer la stratégie indirecte des pères fondateurs et leur descendance, par laquelle ils pénètrent dans le dispositif ennemi, c'est-à-dire la culture de masse, afin d'opérer sur ses lignes de communication.

Soit dit en passant, je me demande si, face à la solidité minérale de Hemingway, la décadence progressive de Dos Passos n'était pas inscrite dans sa tentative initiale pour injecter de l'avant-gardisme dans le réalisme. Quand l'avant-gardisme est devenue une chose vraiment morte et insortable, cet intéressant écrivain ne s'est-il pas retrouvé en caleçon, ou du moins en short ? Des textes comme *Milieu de siècle* (Gallimard) sont au-dessous d'un bon petit « Série noire », quand bien même ils tentent d'être au-dessus.

Rions en tout cas encore une fois des feuellistes qui affirment sempiternellement de tel ou tel ouvrage qu'il est davantage qu'un « roman policier ». Le roman noir, grandes têtes molles, ne vous a pas attendus pour se faire une stature que la plupart des écoles romanesques de ce siècle ont échoué à atteindre.

Jean-Patrick Manchette

¹ *Polar*, n° 15, avec un dossier consacré à Jérôme Charyn, Rivages, 195 p., 89F.